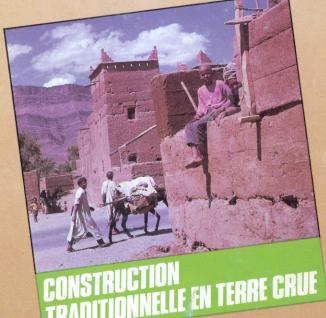
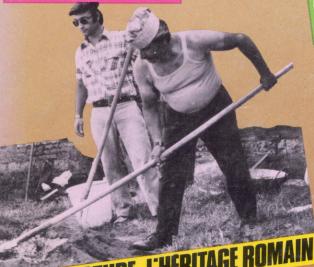
LES DOSSIERS istoire et arcneolo

CE QUI VIT ENCORE DEPUIS LA PREHISTOIRE OU L'ANTIQUITE les passionnantes recherches de l'ethnohistoire











2000 ANS DE CHAR



Nº 79 / DÉCEMBRE 1983 - JANVIER 1984

Ethnohistoire et archéologie : de nouvelles voies de recherche

6

8

Introduction par Raymond Chevallier

Présence de la Préhistoire dans le monde moderne

L'aiguille à coudre a 20 000 ans — les outils sont souvent restés identiques dans leur forme — d'étonnantes survivances du passé dans le domaine culturel et religieux — le mythe de Déméter 12 000 ans avant les Mystères d'Eleusis.

Louis-René Nougier

La terre crue dans les constructions traditionnelles

16

La terre crue des constructions gauloises est encore très employée à l'époque gallo-romaine dans toutes les régions et plus particulièrement dans les grandes plaines du Nord de la Gaule où la pierre est un matériau rare. On peut déceler sur les photographies aériennes la masse argileuse de ces constructions antiques en terre crue effondrées, vestige des villages gallo-romains. A l'époque moderne les trois techniques de la terre crue, torchis, pisé et brique crue, sont encore utilisées dans les maisons picardes. Roger Agache et Bruno Bréart

Coutumes et architecture : l'héritage romain

24

L'antiquité, ses coutumes et son architecture, ont profondément marqué le monde moderne. En Campanie, les paysans utilisent encore des outils antiques, houe, araire à main, plantoir et cordeau... On reproduit aux XVIIIe et XIXe s. les tombes monumentales de l'antiquité dans les cimetières parisiens. Les gestes des maçons sur les fresques funéraires antiques se retrouvent identiques chez les artisans modernes de Campanie et on constate le même respect religieux de l'outil dans l'antiquité que chez les compagnons d'aujourd'hui. L'héritage romain est toujours présent dans l'architecture monumentale.

Jean-Pierre Adam

La charronnerie : de l'antiquité à nos jours

40

La charronnerie est une des rares techniques qui, remontant à la plus haute antiquité, a traversé les âges jusqu'à notre époque. Les deux grands types de charrois anciens, les charrettes à deux roues et les chariots à quatre roues, existent encore dans nos campagnes, avec des perfectionnements apparus au cours des âges.

Michel Molin

Reliefs et inscriptions antiques dans des églises chrétiennes

48

« Tolérance de l'Église victorieuse à l'égard des monuments antiques » : on rencontre des reliefs antiques encastrés dans les autels chrétiens, des vestiges antiques à l'intérieur des églises ou intégrés dans les murs extérieurs, des blocs antiques dans des cimetières chrétiens..., véritable « circuit » des pierres antiques centré sur l'église, lieu de pouvoir. François Pétry

Saint Bernard de Menthon et le diable dans les croyances populaires

60

Dans les Alpes, le culte, très répandu, de saint Bernard de Menthon, succède curieusement dans la religiosité populaire à celui de Jupiter Poeninus. On assiste à une appropriation matérielle et spirituelle par le christianisme d'un culte païen solidement implanté dans les régions alpines.

Anna Gattiglia et Maurizio Rossi

Des églises chrétiennes sur des temples païens

70

En Italie, dès le début du IVe s. des temples païens sont transformés en églises chrétiennes. En France on s'attache également à faire disparaître toute trace de paganisme, de nombreux sites gallo-romains sont christianisés, des ruines antiques sont transformées en carrière. Pierre Audin

Les monstres androphages : thème antique dans l'art roman

76

Dans l'Antiquité le carnassier androphage symbolise la Mort ou la Terre-Mère. Ce thème antique, repris sur les chapiteaux romans de deux églises de la région de Poitiers, Saint-Gervais-et-Saint-Protais de Civaux et Saint-Pierre de Chauvigny, marque sans doute une survivance de la croyance ancienne du retour à la Terre-Mère et de la renaissance. On le retrouve dans toute la France romane. Robert Bedon.



Photos de haut en bas et de gauche à droite : L.-R. Nougier, J.-P. Adam, J.P. Adam, R. Agache, M. Molin.

Archéologia S.A. Capital 100 000 F. 25, rue Berbisey 21000 DIJON Composé et imprimé en France par Marcel Bon Vesoul Dépôt légal 2449 Commission paritaire 55 093

ST BERNARD DE MENTHON ET LE DIABLE DANS LES CROYANCES POPULAIRES

a religiosité populaire se place à l'intersection d'un ensemble de disciplines différentes — histoire, archéologie, ethnologie, ethnographie, traditions populaires, histoire des religions, histoire de la culture figurative, géographie humaine — qui ont en commun leur matrice anthropologique. La religiosité populaire représente une portion importante du patrimoine culturel collectif et traditionnel d'un peuple, et, dans le milieu rural chrétien et européen, elle se situe dans un rapport dialectique avec la religion savante et officielle. De forts liens matériels, spirituels et psychologiques avec la terre et des conditions de vie sévèrement réglées par les rythmes de la terre, ont déterminé beaucoup des formes typiques de la religiosité populaire.

Religiosité populaire et tradition orale

On remarquera l'importance très limitée de la tradition écrite chez les populations alpines : il y a moins d'un siècle, l'analphabétisme était l'un des caractères les plus significatifs des milieux sociaux où la religiosité populaire se développait. Ici, l'expérience religieuse, loin de se borner au do-maine personnel ou domestique, s'étend sans cesse jusqu'à comprendre le domaine public et collectif : et comportement constamment inspiration, force, efficacité des pensées religieuses traditionnelles, c'est-à-dire oralement transmises. L'importance de la tradition orale, fondée essentiellement sur l'effort de mémorisation collective, donc acritique et répétitive, implique, ainsi qu'E.A. Havelock l'a bien montré à propos de la Grèce archaïque, des caractères particulièrement conservateurs.



1. Cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie), stalle sculptée en bois, œuvre de Pierre Mochet de Genève (1498): cette représentation de Bernard n'est pas seulement la synthèse la plus raffinée des deux types iconographiques du saint attestés vers 1475 par le bas-relief de Crevoladossola et par la fresque de Canischio, mais il reflète aussi fidèlement le récit de la « Vita » du ms. G. de Saint-Jean-de-Maurienne même.

2. Église paroissiale de Saint-Pierre et Saint-Paul de Crevoladossola (Novare, Piémont), bas-relief par l'anonyme Maître de Crevola (1475) : ce rare exemplaire de sculpture en pierre de saint Bernard montre une iconographie très proche du sceau du prévôt commendataire Jean de Grolée (1443), le même qui commanda les vitraux de la chapelle Saint-Michel, aujourd'hui du Sacré-Cœur, de la cathédrale de Saint-Jean à Lyon (1448). (Photo par G.F. Bianchetti).

Les vies manuscrites de saint Bernard et l'iconographie du saint

Bernard de Menthon est l'un des saints qui ont toujours joui d'une grande vénération populaire dans les Alpes. Son activité religieuse est connue par 16 « Vitae » médiévales, dont il n'existe pas jusqu'à maintenant d'édition critique satisfaisante. tenant compte de l'intervalle chronologique entre la rédaction primitive des récits et le moment de la transcription des textes qui nous sont parvenus. Ces textes montrent des divergences remarquables, qui font croire à l'existence de plusieurs versions de différentes origines; ils concordent seulement en enregis-trant que notre Bernard, encore très jeune, prit la charge d'archidiacre du diocèse d'Aoste, en se distinguant par l'efficacité de son œuvre de prédication, qu'il poursuivit ensuite dans les diocèses limitrophes, parmi lesquels Novare, où il mourut en 1081, tout de suite après sa rencontre à Pavie avec l'empereur allemand Henri IV : cet événement est l'unique élément stable de la chronologie de

L'épisode de sa vie qui nous intéresse davantage, c'est-à-dire la lutte contre les cultes idolâtres païens (symbolisés par le démon), qui auraient encore fleuri dans les hautes vallées, avec la fondation subséquente de l'hospice du Grand-Saint-Bernard au lieu d'un ancien sanctuaire préchrétien, n'est pas mentionné dans deux « Vitae » presque identiques de Novare (mss. A et B d'A. Donnet), qui sont selon toute probabilité des copies du panégyrique composé à l'occasion de la canonisation épiscopale de Bernard (1116/1121), généralement datées du XIIe-XIIIe siècle, bien



qu'on puisse assigner au moins l'une d'elles à la première moitié du XVe siècle.

Dans la « Vita » d'origine savoisienne (ms. G d'A. Donnet, de Saint-Jean-de-Maurienne) qui porte la signature de Richardus, soi-disant successeur de Bernard dans la charge d'archidiacre d'Aoste, datée du début du XVe siècle, cet épisode trouve au contraire une large place, avec la description de la statue romaine de Jupiter Poeninus sur le Col du Grand-Saint-Bernard, que le diable aurait utilisée pour imposer l'idolâtrie aux passants, ainsi que de la montée de Bernard « in Montem lovis » :

« detinens manu bordonum praefidentis victoriae... transivit per statuam, ut ipsum ipse daemon, juxta morem suum profanum, pro decima tentaret supprimere. Quem, daemonem formidantem, pariter & statuam, de stola benedicta, in catenam ferream conversa praeter id quod manu tenebat, per collum alligavit... Statuam primo, post columnam lucentis carbunculi, oculum profanae statuae appellati, penitus in fragmina confregit, numquam alicui alteri nocituros ». (Texte établi par D. Papebrochius, Acta sanctorum junii, II, Venezia 1742, p. 1077).

Ce récit correspond parfaitement à l'iconographie la plus fréquente de saint Bernard : bien que toutes les versions de sa « Vita » soient d'accord en lui attribuant de nombreux miracles, les fresques, tableaux, vitraux, statues, sculptures en bois ou en pierre, sceaux, enluminures et ex-voto, à partir du XVe siècle présentent le saint presque toujours à l'instant où il tient le démon enchaîné par le cou, en le foulant de ses pieds : cette correspondance a été expliquée simplement par l'influence exercée par le Pseudo-Richardus, dont le récit, en raison des nombreuses inventions et inexactitudes, a été classé presque entièrement parmi les fantaisies littéraires, y compris le détail de la lutte contre le démon.

Plusieurs données empêchent au contraire d'admettre que cet événement de la vie de Bernard ait été forgé de toutes pièces par le Pseudo-Richardus. Tout d'abord, une fresque de l'église de Saint-Jean-Baptiste sur le Mont des Tucri, près de Quarona (Val de Sesia, Piémont), où saint Bernard est déjà représenté avec le diable enchaîné, est datée de la première moitié du XIVe siècle, c'est-à-dire longtemps avant le Pseudo-Richardus. De plus, la scène de l'enchaînement du diable paraît, déjà peu après le Pseudo-Richardus, non seulement en Savoie, où la légende serait née, et dans le milieu populaire, mais aussi dans des sièges épiscopaux et monacaux importants : on songera aux vitraux de la cathédrale de Saint-Jean à Lyon (1448), de la Chartreuse de Pavie (1477), de la cathédrale de Saint-Jean à Aoste (1495/1500) et surtout à l'enluminure de ce manus-



1. Chapelle de Saint-Grat de Canischio (Val d'Orco): dans cette fresque, par l'anonyme Maître de la *Pietà* de Canischio (1475 environ), le diable, dont une patte saisit la chaîne dans ses griffes, a été effacé là aussi intentionnellement. Les fresques de ce précieux bâtiment ont été gravement endommagées par l'humidité.

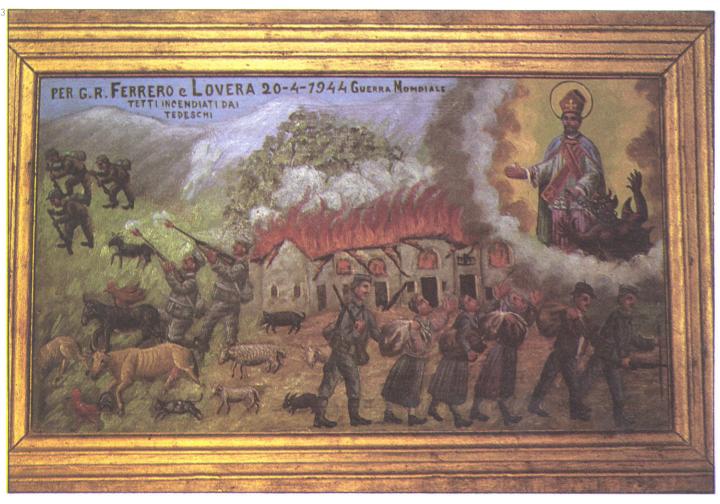
par l'humidité.

2. Ancienne église de Saint-Jean-Baptiste sur le Mont des Tucri : on voit sur la paroi interne de l'abside Sud la file de sept saints peints à fresque, datés par N. Gabrielli de la première moitié du XIVº siècle : de gauche à droite on voit ici Jules martyr, Agabe et Gaudence évêques de Novare et Bernard de Menthon : c'est le plus ancien témoignage figuratif où celui-ci paraît avec le diable enchaîné.

3. Remerciement pour la protection pendant les ratissages allemands de 1944.

« La faim de pain, les gens qui émigraient en France et aux Amériques, l'école des pauvres... les sorcières, le prêtre, les longs hivers et les longues veilles... Mettons en compte les guerres aussi et le tableau est complet » (d'après N. Revelli, 1977, 1, p. lxxxi).





crit de Novare (1400/1450) où on a vu que la lutte contre les cultes païens n'est pas mentionnée. G.C. Sciolla a d'ailleurs bien montré comment, à la suite de la Contre-Réforme, de nombreux traités ont été composés, dans le but de démontrer la validité des expressions figurées au contenu religieux, dans lesquels on remarquait « l'importance de l'exactitude historique et documentaire de l'iconographie » : les artistes étaient invités à contrôler rigoureusement leurs sources, les textes apocryphes et hagiographiques déconseillés, les éléments fantastiques condamnés, on recommandait, avec le décorum et la décence, la « convenance » des images, c'est-à-dire le rejet des éléments profanes et païens, qui contrastaient avec les buts didactiques de la culture figurative contre-réformiste, de sorte qu'il serait très singulier que les peintres et sculpteurs des siècles suivants aient fait exactement le contraire de ce qu'on prescrivait, en se fiant à un texte dépourvu de fondements, et même pour introduire un élément païen et diabolique! Le récit du Pseudo-Richardus rend enfin précisément compte de l'ancien culte de Jupiter Poeninus sur le Col du

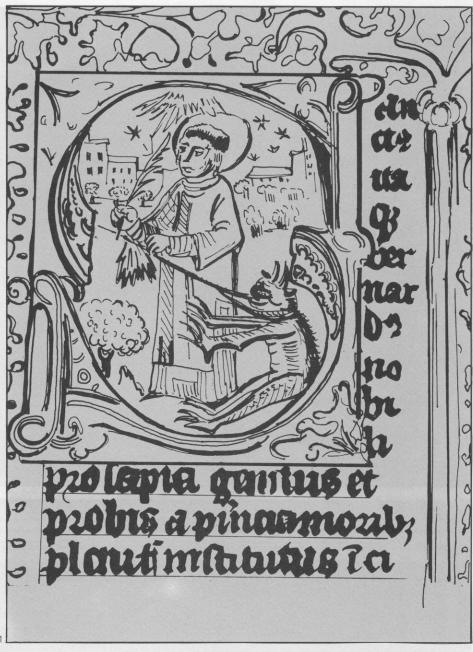


Grand-Saint-Bernard, plusieurs siècles avant la découverte archéologique du temple et des nombreuses tablettes votives : cette constatation exclut évidemment toute possibilité d'invention à ce propos et implique l'existence d'un texte précédent, que le Pseudo-Richardus aurait repris en l'adaptant effrontément à ses buts.

Diffusion et signification du culte de saint Bernard

Après la canonisation épiscopale (1116/1121), le culte de saint Bernard est attesté avant 1128 par un calendrier manuscrit d'Intra (Lac Vérban, Piémont), en 1920 le saint paraît pour la première fois dans un sceau de l'hospice du Grand-Saint-Bernard et sa fête solennelle est chômée à Aoste au moins dès 1307.

Ce culte est attesté presque exclusivement dans les diocèses d'Aoste, Sion, Genève, Annecy, Chambéry, Tarentaise, Maurienne, Nice, Coni,



1. Lettrine initiale enluminée du panégyrique des Archives Capitulaires de Novare (ms. B d'A. Donnet, 1400/1450). À l'arrière-plan, l'hospice du Grand-Saint-Bernard. On peut rattacher les motifs du ciel étoilé et de la flamme venant d'en haut aux thèmes symbo-liques du sceau du prévôt Martin (1290). (Photo par M. Michelet).

Sceaux de la Congrégation des hospices du Grand — et du Petit — Saint-Bernard. 2. Sceau du prévôt commendataire Jean de Grolée (1438-1458), daté de 1443. 3. Sceau du prévôt Martin (1274-1301), daté

(Dessins par L. Quaglia).

4. Diffusion du culte de saint Bernard de Menthon Sièges des diocèses où le culte est at-

b. Hospices du Grand - et du Petit-Saint-Bernard.

Églises paroissiales. Chapelles.

Témoignages figuratifs (les chiffres indiquent la présence de plusieurs documents). f. Témoignages de la mémoire collective fêtes patronales, toponymes, onomastique.

Dans la petite carte de l'Europe on a localisé aussi les témoignages figuratifs en dehors de l'aire envisagée : 1. Troyes, Aube ; 2. Dijon, Côte-d'Or ; 3. Madrano, Trento ; 4. la Cité du



Turin, Ivrée, Verceil, Novare et Milan. Il est donc typiquement alpin, et po-pulaire, car les bâtiments qui lui ont été consacrés sont souvent situés dans des zones d'alpage, soit dans des pâturages, en tout cas dans un domaine relié à la pratique de la transhumance. La date du culte même — le 15 juin — coïncide à plusieurs endroits avec la date traditionnelle de la montée du bétail aux pâturages les plus élevés. Puisque la descente des alpages tombe traditionnellement le 29 septembre, fête de Saint-Michel-Archange, le séjour des bergers et du bétail dans les hauts pâturages d'été est « encadré » entre deux saints topiques qui ont su vaincre le démon et il est difficile que cela soit fortuit!

La démolition de la colonne avec la statue de Jupiter Poeninus symbolise clairement la lutte soutenue par l'« homme de Dieu » pour convaincre les montagnards et les voyageurs transitant par le col, de cesser d'apporter des tributs et de demander protection pendant le voyage à une divinité païenne, dont le simulacre dominait le col depuis fort longtemps, « pro salute » et « pro itu et reditu » des voyageurs : c'est-à-dire qu'on retrouve, au XIe siècle, des cultes et

des croyances remontant à l'époque romaine, à peu de kilomètres d'une ville, siège d'un diocèse établi déjà au IVe siècle, où, comme des recherches récentes l'ont démontré, le Christianisme devait avoir fleuri très tôt.

L'église de l'hospice était d'abord dédiée à saint Nicolas, le patron des voyageurs, que Bernard pouvait à juste titre considérer apte à supplanter Jupiter Poeninus. La démolition de la statue de celui-ci et l'établissement de l'hospice sont donc deux faces du même événement : l'appropriation matérielle et spirituelle d'un ancien culte païen par le Christianisme. Il s'agit vraiment d'un de ces cas où, au point de départ d'un fait folklorique on trouve des données archéologiques.

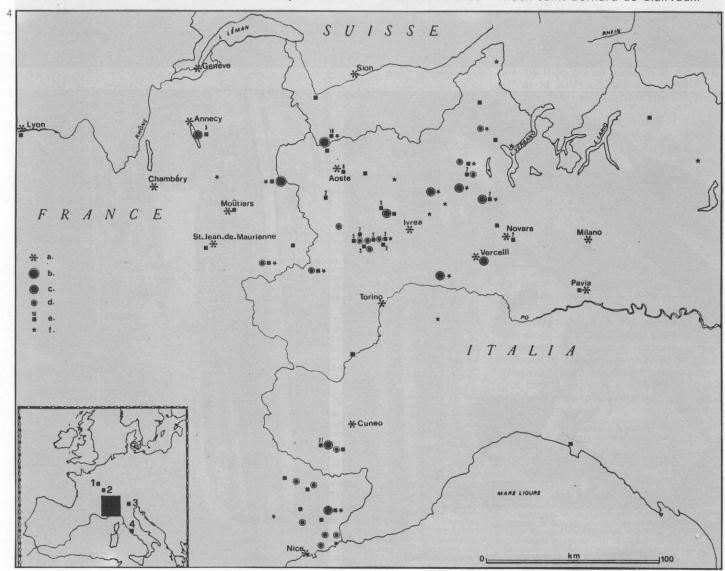
Le culte de saint Bernard, qui devient le titulaire de l'hospice déjà en 1149, s'est bientôt répandu largement dans le milieu populaire. Le motif de cela est à repérer dans le transfert direct de la vénération populaire du simulacre païen au saint chrétien, un transfert témoignant une continuité culturelle très vivante et favorisé par la coïncidence de la fête du saint et de la montée vers les pâturages qu'on a déjà remarquée.

Lorsqu'on se trouve face à face avec

une des fresques ou un des ex-voto du XIXe ou XXe siècle, où le diable continua à paraître comme un « fossile », on assiste donc à l'enregistrement inconscient d'une christianisation effectuée il y a 8 ou 9 siècles environ, au détriment d'un culte païen vieux lui-même de mille années : mais J.-J. Hatt a bien montré que Jupiter Poeninus représente la romanisation tardive d'une divinité topique préceltique. Bien que la conscience de ce phénomène de christianisation se soit perdue déjà depuis le Moyen Age tardif, il nous a été transmis ponctuellement, même à défaut de la tradition écrite. Transmis et, à la fois, perdu : c'est un cas parmi plusieurs autres de ce qu'avec une expression très heureuse A. Seppilli a défini « la mémoire et l'absence ».

Les témoignages matériels du culte de saint Bernard

Malgré la grande diffusion atteinte par son culte dans les Alpes Occidentales, seulement peu d'églises paroissiales lui ont été consacrées et il a été souvent confondu avec le plus fameux saint Bernard de Clairvaux.











1. Hameau d'alpage de Blessent (Sparone, Val d'Orco) : l'oratoire au milieu de l'habitat sert à exorciser les forces diaboliques, en assurant la protection du lieu, ainsi que du bétail et des récoltes, contre les catastrophes naturelles : ici, Bernard, saint agraire et pastoral, s'insère très bien.

2. Chapelle de Notre-Dame de Grâce de Bisdonio (Val d'Orco), érigée ex-voto en 1533 à la suite d'une épidémie de peste, restaurée dans la forme actuelle en 1900. On retrouve ici le motif de la flamme venant d'en haut, déjà remarqué pour l'enluminure de Novare. Le diable commence à ressembler à un chien en laisse, ainsi que dans certains ex-voto de Desertetto.

3. Chapelle de Cimapiasole, fresque de l'abside datée de 1497 par une inscription. On remarquera que le diable enchaîné a été effacé par piquetage : il s'agit d'un phénomène de « censure » intentionnelle, très commun postérieurement au milieu du XIX° siècle.

4. Fresque d'une paroi externe d'une vieille maison de Tallorno (Val de Chiusella, Piémont), où saint Bernard apparaît à côté de saint Michel pesant les âmes du Purgatoire (l'iconographie peut remonter au XVIIXVIIIe siècle). La juxtaposition des deux saints est plutôt fréquente et certainement intentionnelle. Le regard de Bernard est tourné vers le vallon du ruisseau Dondogna, riche en gravures rupestres préhistoriques largement christianisées au Moyen Age.

Plus nombreuses sont les chapelles qui lui sont dédiées : par exemple, dans une zone du Val d'Orco (Canavese, Turin) qu'on a étudiée plus à fond, il est le titulaire, dans l'espace de peu de kilomètres, des chapelles d'inalpage de Mares et de Sparone, ainsi que des chapelles de village des Ronchi di Cuorgné et de Cimapiasole ; de plus, il paraît dans des fresques de Canischio (chapelle Saint-Grat et oratoire) et de la chapelle Notre-Dame de Grâce de Bisdonio. Cette dernière, encore, est reliée à la chapelle de Sparone par une via crucis constituée de 10 oratoires, dont 6 montrent saint Bernard peint à fresque. Les oratoires des viae crucis, en rapport avec la pratique d'origine préchrétienne des rogations et des visites saisonnières aux champs, pâturages et bornes, représentent en effet une manifestation typique de la religiosité populaire, où l'agent christianisateur, saint Bernard, s'insère très bien.

Il est assez probable que son œuvre de christianisation et d'évangélisation soit en rapport avec certaines classes de gravures rupestres, préchrétiennes et chrétiennes. Il semble possible de le reconnaître surtout à Fondo et Tallorno, dans le Val de Chiusella (Canavese) : on y trouve un groupe de représentations de Bernard, dont l'une « regarde » précisément en direction du vallon du ruisseau Dondogna, où deux phases de gravures chrétiennes qu'on peut dater entre le XIe et le XIVe siècle, ont modifié et effacé des gravures rupestres préhistoriques.

Et voilà que des données d'origine très différente - historiques, littéraires, archéologiques, figuratives, ethnologiques, folkloriques, généralement pas tout à fait expliquées si on les considère isolément, contribuent à s'éclairer réciproquement, arrivant à recréer, malgré des doutes et des incertitudes, un tableau remarquablement complet et articulé d'un phénomène religieux - la christianisation tardive des hautes vallées qui dut exister non seulement dans le Val d'Aoste, le Piémont ou la Savoie. mais dans la chaîne alpine entière.

On remarquera, bien qu'ils se réfèrent à des moments historiques différents, que tous les éléments employés pour cette reconstruction historique ont bien en commun une même aire géographique. Une analyse dans la longue durée répond d'ailleurs aux caractères des phénomènes considérés.

A. Donnet, Saint Bernard et les origines de l'Hospice du Mont-Joux (Grand-St-Bernard), Saint-Maurice 1942.

L. Quaglia, La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels, Aoste 1955.
R. Devos, Croyances et pratiques religieuses, Les sources régionales de la Savoie, Paris 1979, pp. 465-523.
Pour des repseignements bit.

Pour des renseignements bibliographiques plus complets :

complets:
A. Gattiglia, M. Rossi, Aspects de la religiosité
populaire des Alpes Occidentales: le culte de
saint Bernard de Menthon, Ethnohistoire et archéologie, Actes du XIXº Colloque archéologique
du Centre de recherche « A. Piganiol », Paris 1983,
Tours (sous presse).

